



LA STRUCTURATION SOCIALE DU MONDE DES SANS-ABRI

[Thibaut Besozzi](#)

Presses Universitaires de France | « Sociologie »

2021/3 Vol. 12 | pages 247 à 266

ISSN 2108-8845

ISBN 9782130828648

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-sociologie-2021-3-page-247.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La structuration sociale du monde des sans-abri

*The Social Structure of the Homeless World*par **Thibaut Besozzi*****R É S U M É**

En partant de l'étude de la vie quotidienne des sans-abri rencontrés à Nancy (agglomération du Grand-Est recensant 300 000 habitants) dans le cadre d'une recherche en immersion ethnographique pendant huit mois, cet article entend montrer les structures sociales qui ordonnent le « monde » des sans-abri. Loin des notions d'errance et de désocialisation souvent mobilisées pour caractériser la situation individuelle des sans-abri, notre propos invite au contraire à se focaliser sur les dimensions collectives de l'expérience de la rue et met ainsi en lumière les structures spatio-temporelle, relationnelle et morale qui caractérisent cette expérience. On peut dès lors appréhender les sans-abri comme appartenant à un véritable monde social relativement structuré et observer comment cet ordre social survit malgré le *turn-over* des membres du microcosme des sans-abri.

MOTS-CLÉS : ethnographie, sans-abri, structures sociales, ordre social, monde social

A B S T R A C T

Based on a study of the daily lives of the homeless in Nancy (a city in the Grand Est region with a population of 300,000) conducted during an eight-month immersive ethnographic research project, this article aims to show the social structures which order the homeless world. Far from the notions of "wandering" and "desocialization", which are often mobilized to characterize the individual situation of the homeless, this paper instead focuses on the collective dimensions of the street experience to highlight and characterize its spatial-temporal, relational and moral structures. Thus this paper will show not only that the homeless can be understood as belonging to a relatively structured social world, but also that this social order subsists despite the high turnover amongst members of the homeless microcosm.

KEYWORDS: *Ethnography, homeless, social structures, social order, social world*

* Docteur en sociologie, ingénieur de recherche, Université de Bourgogne, Laboratoire interdisciplinaire de recherches Sociétés, Sensibilités, Soins LIR3S UMR 7366 CNRS-uB, Faculté de droit et de science politique, 4 boulevard Gabriel, BP 17270, 21072 Dijon cedex, France
thibaut.besozzi@u-bourgogne.fr

La recherche francophone sur le sans-abrisme n'a cessé de se développer depuis la fin des années 1980. À propos de cet objet d'étude, les sciences sociales disposent désormais d'un véritable stock de connaissances que des chercheurs contribuent aujourd'hui à synthétiser, diffuser et approfondir (Choppin & Gardella, 2013)¹. Qu'ils émanent de professionnels du travail social soucieux de conceptualiser leur expérience ou de chercheurs attenants aux disciplines de la psychologie, de l'anthropologie, des sciences politiques ou de la sociologie, les travaux portant sur la « Question SDF » (Damon, 2012) attestent d'une certaine diversité d'approches théoriques, épistémologiques et méthodologiques. Il importe d'emblée de préciser notre propre positionnement dans ce champ de recherche pour tenter d'apporter des éléments de connaissance nouveaux.

Le champ de la recherche sur le sans-abrisme

Historiquement, en France, les travaux d'Alexandre Vexliard (1956, 1957) inaugurent une « sociologie du vagabondage » dès les années 1950. Dans le contexte de pénurie de logements faisant suite à la Seconde Guerre mondiale, ce dernier aborde principalement les caractéristiques individuelles et psychologiques de ceux qu'on appelait encore les « vagabonds » et les « clochards », en s'appuyant principalement sur leurs récits. L'étiologie du vagabondage explicitait déjà les problématiques de délinquance, d'addiction, d'isolement et de troubles psychiatriques qu'on retrouve encore aujourd'hui malgré l'extrême diversification des publics sans-domicile et des parcours de marginalisation. En effet, alors que les années 1980 font émerger la réalité des « nouveaux pauvres² », la recherche se recentre sur l'analyse des facteurs structurels (socio-économiques) favorisant l'exclusion et la *désaffiliation* (Castel, 1995). Loin de chercher à comprendre le vécu de la pauvreté et la *disqualification sociale* engendrée par l'usage de l'assistance – comme le fera Serge Paugam (1991) dans le même temps –, ce sont les causes explicatives de l'exclusion qui sont alors recherchées. On va voir que la

production scientifique se recentre ensuite progressivement sur le vécu subjectif et l'expérience concrète de l'exclusion sociale.

En 1994, la réforme du Code pénal supprime les délits de vagabondage et de mendicité tout en entérinant le tournant d'une gestion répressive et judiciaire vers une appréhension sociale et assistancielle de la question SDF (Rullac, 2008). Cela dit, l'histoire nous montre que les réactions sociales face à la pauvreté n'ont cessé d'osciller entre la « potence » et la « pitié » (Geremek, 1987 ; Bertaux, 1994 ; Aranda, 2019). De fait, le rejet (Terrolle, 2004 ; Loison-Leruste, 2014), la judiciarisation (Bellot & Sylvestre, 2017) et la criminalisation des sans-domicile (Amster, 2008) reste une réalité actuelle en France et outre-Atlantique. Mais conséquemment à cette réforme du Code pénal, c'est au milieu des années 1990 qu'apparaissent les dispositifs d'urgence sociale – dont le plus emblématique reste le Samusocial (Céfaï & Gardella, 2011) – et que s'institutionnalise un système assistanciel bureaucratisé analysé dans son fonctionnement et ses travers par Julien Damon (2012). Si le vocable de « SDF » domine alors les discours médiatiques et politiques, c'est encore celui de « clochard » que Patrick Gaboriau (1993) et Patrick Declerck (2001) privilégient afin d'étudier les sans-domicile vieillissants sédentarisés dans l'espace public ; le premier, à partir d'une approche ethnologique attentive à leur vie quotidienne, le second, en partant de son expérience de médecin-psychiatre au centre d'hébergement et d'assistance aux personnes sans-abri (CHAPSA) de Nanterre. Ce dernier insiste d'ailleurs sur la désocialisation et la déréliction mentale qu'il retrouve chez ses patients sans-abri. Reste qu'au tournant des années 2000, la population des sans-domicile se diversifie extrêmement, ce qui incite à se départir d'une compréhension essentiellement psychologique (voire psychiatrique) de cette expérience.

En effet, on commence à parler « d'errance » à propos des populations jeunes et pauvres qui expérimentent des drogues, se déplacent régulièrement et écumant les festivals et *rave-parties* en France et à l'étranger (Chobeaux, 1996 ; Laberge,

1. Je tiens ici à remercier les membres du réseau « Aux frontières du sans-abrisme » qui dynamisent depuis plusieurs années les recherches francophones sur le sans-abrisme et qui ont su accueillir et discuter mes propres travaux.

2. On parle de « nouveaux pauvres » dans la mesure où jusqu'alors, le vagabondage était essentiellement considéré comme la conséquence de déviances individuelles, tandis que la fin des Trente Glorieuses et l'avènement

des crises économiques des années 1970 font émerger de nouvelles populations socialement exclues du fait de facteurs structurels tels que la désindustrialisation et l'augmentation du chômage. Dès lors, la pauvreté et l'exclusion ne sont plus directement appréhendées sous le prisme de la responsabilité individuelle ou de la reproduction sociale.

2000). Ces populations mettent à mal les modalités d'assistance institutionnelle qui leur sont proposées (Dequiré & Jovelin, 2009). Au Canada, c'est l'expression « d'itinérance » qui renvoie à cette réalité complexe au croisement de l'exclusion sociale et de la quête effrénée de liberté (Roy & Hurtubise, 2007)³. Les « jeunes en errance » s'inscrivent collectivement dans ce qu'ils nomment « la Zone⁴ » (Pimor, 2014) et côtoient les anciennes figures du clochard et du SDF dans ce qui s'apparente dès lors à un *monde social* tel que nous l'explorerons dans cet article. La recherche se déporte sur ces jeunes adultes en rupture de liens familiaux, ayant souvent connu les institutions de la protection de l'enfance⁵, aux prises entre pratiques délinquantes, toxicomanie et « socialisation marginalisée » (Guillou, 1998 ; Parazelli, 2002). On s'intéresse aussi progressivement à l'expérience des femmes sans-domicile à partir de leur vulnérabilité accrue et de leurs modes spécifiques d'adaptation (Laberge, 2000 ; Maurin, 2017 ; Almeida Cabral, 2019). Conjointement, la production de récits de vie individualisés (Marpsat, 2004, avec Albert Vanderburg ; Pichon, 2011, avec Thierry Torche ; Bruneteaux, 2016, avec George) conduit à la compréhension des oscillations biographiques d'individus replacés dans leur contexte socio-historique et par rapport aux liens qu'ils entretiennent avec d'autres acteurs (familles, amis, collègues de travail, intervenants sociaux, etc.). Cela laisse apparaître les aléas et les allers-retours qui forment la trajectoire de vie des personnes qui ont connu ou connaissent le sans-abrisme, loin de la figure réifiée du « SDF », nous y reviendrons. Ces travaux ouvrent la réflexion sur une approche interactionniste de la « carrière de survie » (Snow & Anderson, 1993 ; Pichon, 2010) et les dynamiques identitaires et subjectives (Girola, 2004, 2011) que connaissent les sans-abri dans l'expérience longitudinale de la rue. C'est toute la question de la sortie de la rue qui est finalement abordée (Pichon & Torche 2011 ; Colombo, 2015), au croisement d'analyses plus ou moins critiques portées sur le fonctionnement des services d'hébergement et d'assistance sociomédicale (Parizot, 2003 ; Pelège, 2004 ; Bruneteaux, 2006, 2017, 2018 ; Grand, 2016).

Finalement, que cela soit en France, aux États-Unis ou au Canada, on observe généralement que loin d'être désocialisés

et totalement démunis, les sans-domicile dans toute leur diversité développent au contraire des modes d'adaptation et d'acculturation à la rue (Snow & Anderson, 1993 ; Piliavin & Wong, 1997 ; Pichon, 2010), des compétences techniques de survie indexées à la débrouille (Duneier, 1999), des formes de spatialisation de leur existence (Zeneidi-Henry, 2000 ; Parazelli, 2002 ; Amster, 2008) ainsi que des relations sociales teintées à la fois de solidarité et de conflictualité (Lanzarini, 2000 ; Billion, 2014). C'est dans cette perspective que se situe notre propos en rendant d'abord compte de l'ancrage spatio-temporel des gens de la rue à Nancy, puis de leurs relations interpersonnelles et enfin, de la structuration morale de cet univers autour de valeurs globalement partagées : un ensemble de dimensions qui ont tendance à structurer la réalité collective du monde de la rue.

Quoi qu'il en soit de la multiplicité des approches et niveaux de questionnement, chacun s'accorde sur le fait que la population des sans-domicile est difficile à définir. Devant la très forte diversité des personnes administrativement sans domicile personnel et la disparité de leurs conditions de vie, le terme générique et commun de « SDF » a dû être déconstruit. À un certain niveau d'abstraction se distinguent dès lors deux grandes catégories de sans-domicile. Premièrement, les personnes dont la situation est relativement stabilisée, hébergées par des associations généralement dans des centres d'hébergement et de réinsertion sociale (CHRS) ou des pensions de famille, hébergées chez un tiers ou habitant un squat dans des conditions plus ou moins durables : le terme de « SDF » leur correspond. Deuxièmement, les personnes chroniquement ou durablement en situation d'*urgence sociale*, dormant régulièrement dans des lieux non prévus pour l'habitation (tentes, parkings souterrains, squats insalubres et éphémères, halls d'immeuble ou espaces publics) : ici, c'est le terme de « sans-abri » qui est privilégié. Notons que les sans-abri ne représentent qu'une minorité des sans-domicile (de l'ordre de 10 % à 15 %) par opposition à ceux qui sont principalement hébergés dans le parc d'hébergement social ou en hôtel (Gardella & Arnaud, 2018)⁶.

3. Ceci n'est pas sans faire écho – dans un contexte historique et économique tout à fait différent – au travail fondateur de Nels Anderson (2011) sur les Hobo mené dans les années 1920 à Chicago.

4. Sur la Zone, voir le numéro 171 de la revue *Espaces et sociétés*, intitulé « Zone : l'espace d'une vie en marge », 2017.

5. La DDASS (Direction départementale des affaires sanitaires et sociales) devenue l'ASE (Aide sociale à l'enfance) sous l'impulsion de la loi de décentralisation en 1983.

6. C'est aussi ce qui ressort des enquêtes SD (Sans-domicile) de l'Insee menées en 2002 et en 2012.

*Une recherche sur les dynamiques collectives
du monde de la rue*

Dans le cadre de notre travail, ce sont bien les sans-abri qui ont été étudiés – et non les sans-domicile au sens large – et ils l'ont été « en situation », c'est-à-dire, dans le cadre de leur quotidienneté, de leurs espaces de vie, de leurs temporalités et de leur sociabilité. Les analyses ici présentées s'appliquent essentiellement aux sans-abri qui sont *chroniquement* ou *durablement* à la rue et qui investissent leur temps et leur identité dans le monde de la rue. En effet, nombre de personnes stabilisées en hébergement social ou ponctuellement en situation de rupture de logement ne participent que de manière périphérique au monde des sans-abri dont nous essayons de souligner les formes d'organisation : ces derniers luttent pour invisibiliser leur condition d'extrême pauvreté et ne s'engagent pas nécessairement dans les rapports sociaux décrits ici. Aussi, bien que le microcosme de la rue soit fluctuant, à Nancy, on estime qu'entre 60 et 80 personnes y participent de manière centrale. Nous les appellerons alternativement les « gens de la rue » ou « gars de la rue⁷ ». Ces derniers s'inscrivent dans ce qu'ils nomment « la Zone », bien qu'ils ne se décrivent pas tous comme « Zonards ».

Notre approche s'inscrit en complément de la plupart des travaux susmentionnés – et dans la continuité de ceux à teneur ethnographique (Gaboriau, 1993 ; Snow & Anderson, 1993 ; Duneier, 1999 ; Pichon, 2010 ; Pimor, 2014) – et ce d'un double point de vue. D'abord, parce qu'il s'est agi pour nous de rencontrer, d'observer et d'interroger les gens de la rue durant leurs *activités quotidiennes* dans l'espace public (sans passer par les services sociaux bien que nous nous y rendions en compagnie de nos informateurs). Ensuite, parce que nous nous sommes concentré sur l'analyse des interactions entre sans-domicile et *ce qui fait groupe* à travers ces interactions⁸, plus que sur la production de récits de vie individualisés. Autrement dit, l'enquête se focalise sur les liens qui se nouent entre les personnes sans-abri à Nancy et les contours (spatio-temporels, relationnels, moraux) de l'entre-soi qui en résulte. On assume dès lors l'entrée « par le bas » et

l'approche groupale qui a été la nôtre, tout en bénéficiant de la production scientifique pour cerner les parcours individuels et les différents rapports aux services d'assistance. L'ethnographie et l'interactionnisme conduisent ici à saisir les dynamiques interactionnelles de déconstruction-(re)construction identitaire des sans-abri (Anderson & Snow, 2001) mais surtout la formation de groupes et de réseaux d'interconnaissance localisés, hiérarchisés et travaillés par des valeurs plus ou moins partagées (Duneier, 1999). C'est à travers ces deux partis pris, méthodologique et théorique, que nous sommes en mesure de décrire et d'analyser un véritable *monde social* au sein duquel les sans-abri survivent en se côtoyant et en interagissant. Suivons la définition d'un monde social par Daniel Céfai :

[Un] monde social peut être pris comme un réseau de perspectives et de perspectives sur des perspectives, relativement stabilisé et clos sur lui-même, avec une distribution de rôles et de statuts, des idiomes partagés de participation, une allocation de droits et de devoirs, une concession de privilèges pour les *insiders* et une régulation de l'accessibilité pour les *outsiders* (Céfai, 2015).

Ceci ne manque pas de faire émerger des formes d'organisation stabilisées et des structures sociales qui se cristallisent à travers la régularité d'attitudes collectives répondant aux nécessités matérielles, identitaires et relationnelles des conditions de survie rencontrées. C'est de la structuration de ce monde social dont nous cherchons à rendre compte, au-delà des individus et de leur trajectoire biographique. Secondairement, dans la mesure où nous avons suivi l'évolution du monde local des gars de la rue – d'abord pendant les mois d'immersion ethnographique, puis, plus à distance, durant les années suivantes – nous sommes en mesure de comprendre comment les structures sociales du monde des sans-abri perdurent malgré l'incessant *turn-over* des membres qui le constituent. Dans la perspective « formelle » de Georg Simmel (1981), il s'agit de penser la cristallisation de formes sociales indépendantes de la variété des situations individuelles qui les font exister, si bien que les « structures » ici décrites ne doivent pas être appréhendées de manière trop rigide : ce sont des formes d'associations labiles plus que des formes culturelles stabilisées et revendiquées.

7. Certes, il existe des femmes dans le monde de la rue, mais elles sont extrêmement minoritaires (de l'ordre de 15 % des sans-abri) tandis que le monde des sans-abri, nous le verrons, est largement régi par des normes masculines, si bien que l'expression générique des « gars de la rue » (issue des sans-abri eux-mêmes) peut se justifier ici.

8. D'aucuns parlent même de communauté (Blanchard, 2015).

Une méthode d'immersion ethnographique

Pour mener à bien ce projet, nous avons donc déployé une méthode d'immersion ethnographique qui s'est étalée sur une période de huit mois. Entre septembre 2017 et avril 2018, nous avons passé plus de 300 heures dans la rue et dans les services sociaux au contact direct des sans-abri. Nous avons noué des relations avec de nombreuses personnes en abordant d'abord celles qui faisaient la manche, puis en les suivant dans leurs déplacements et en participant à leurs activités (l'attente, la sociabilité, les consommations alimentaires et addictives, les modes d'accès aux ressources, etc.), avant de rencontrer leurs « connaissances », de fréquenter les services sociaux et d'accéder à leurs espaces d'intimités (parkings souterrains, squats, chambres de foyers, interstices urbains...). Nous nous sommes d'abord présenté comme écrivain, puis comme sociologue, en prenant garde de n'être assimilé à aucune institution de prise en charge ou de contrôle des sans-domicile. Pour ce faire, nous avons adapté notre tenue (vestimentaire, corporelle, langagière...) afin de nous fondre dans le décor sans pour autant succomber à « l'illusion de l'enquêteur dissimulé » (Mauger, 1992), c'est-à-dire, en tenant compte des « composantes de la relation d'enquête » (Bizeul, 1998). L'enjeu était de créer des relations affinitaires et personnalisées pour gagner la confiance des enquêtés, négocier notre place sur le terrain⁹, et pouvoir les suivre dans leur vie quotidienne avant de recueillir leur parole à travers des entretiens informels (Bruneteaux & Lanzarini, 1998 ; Bruneteaux, 2018), et *in fine* de pouvoir confronter le « dire » et le « faire », les discours et les pratiques effectives. C'est ainsi que nous avons rencontré environ 200 individus, régulièrement côtoyé une centaine d'entre eux et suivi de près une cinquantaine de participants actifs au monde de la rue. Dès lors, toute la diversité des personnes à la rue a pu être appréhendée, des jeunes hommes ou femmes récemment sorti(e)s d'institution de la protection de l'enfance aux personnes vieillissantes clochardisées, en passant par les individus qui se revendiquent « Zonards » ou « Routards » (Pimor, 2014), les personnes présentant des troubles psychiatriques, des immigrés d'Afrique ou d'Europe de l'Est ou encore, plus simplement, les personnes récemment arrivées à la rue suite à une rupture biographique menant à la perte de leur logement (accident,

licenciement, addictions, femmes victimes de violence conjugale, etc.). Nos pérégrinations dans la ville suivaient des points stratégiques où se regroupent des sans-abri (gare, places publiques, devantures de supermarché, services sociaux...), mais elles étaient également dictées par la nécessité de retrouver régulièrement les mêmes individus dans leurs lieux d'ancrage plus ou moins solitaire (tel poste de manche, tel parking souterrain, tel parc, etc.).

C'est par cette approche que nous sommes en mesure de remettre en question certaines idées reçues sur les SDF et le sans-abrisme (Besozzi, 2020). En effet, l'approche groupale et interactionniste du monde des sans-abri permet de relativiser grandement les notions « d'errance » et de « désocialisation » qui lui sont souvent accolées. En mettant en lumière à la fois les formes d'organisation collective, les structures sociales et les processus de socialisation qui ont cours au sein même de ce monde social, la catégorie « d'errance » (Chobeaux, 1996 ; Laberge, 2000) – qui entraîne avec elle l'idée de déplacements incessants et sans but (dans son acception spatiale) aussi bien que l'idée d'irrationalité et de perte mentale (dans son acception psychologique) – perd toute valeur heuristique. Parallèlement, la « désocialisation » (Vexliard, 1957 ; Declerck, 2001) n'a de sens, à la limite, que dans la mesure où la situation de survie impose à certains de se départir de normes sociales dominantes et de s'isoler totalement, mais elle exclut la possibilité, pourtant manifeste, d'une resocialisation en interne du microcosme des gens de la rue. Au contraire, nous mettons en lumière les dimensions structurantes du monde des sans-abri qui n'apparaît plus, dès lors, comme un univers exempt de règles, de normes indigènes et d'organisation collective, à l'instar d'une jungle où régnerait l'anarchie, le hasard et la loi du plus fort. De ce point de vue, de manière analogue au débat scientifique qui traversait la tradition sociologique de Chicago (Chapoulie, 2001), il s'agit de ne pas réduire le sans-abrisme à la *désorganisation sociale*, mais bien d'observer comment se *réorganise* la vie sociale (Wirth, 1956 ; Whyte, 2002) en situation de survie, notamment dans le cadre de la « marginalité organisée » telle que théorisée par Serge Paugam (1991).

9. Pour plus de précisions sur les procédés employés pour négocier notre place sur le terrain et les limites de cette intégration, nous renvoyons à l'article paru dans la revue *Cambouis* (2021).

La structuration sociale du monde des sans-abri

Plusieurs dimensions de la réalité sociale permettent de décrire la structuration sociale du monde des gens de la rue. D'abord, ce monde n'apparaît pas comme déstructuré dans l'espace et dans le temps. Au contraire, une *organisation spatio-temporelle* se donne à voir à travers les routines que développent les sans-abri, leurs lieux d'ancrages territorialisés et leurs activités quotidiennes. Ensuite, le monde des sans-abri atteste de sa *structuration relationnelle* en réseau d'interconnaissance et d'interdépendance où se jouent des relations sociales de solidarité et de conflictualité laissant poindre la hiérarchisation interne de ses membres. Enfin, le monde des sans-abri donne à voir sa *structuration morale* à travers le système de valeurs indigènes qui le sous-tend, régule les interactions des uns et des autres et participe de leur positionnement les uns par rapport aux autres.

Il importe ici de préciser l'importance des facteurs morphologiques et géographiques du contexte Nancéien. En effet, contrairement aux villes de Paris, Marseille ou Lyon par exemple, la taille relativement concentrée de la ville de Nancy constitue une condition favorable à l'émergence d'un monde social structuré aux trois niveaux évoqués : dans la veine de l'écologie urbaine (Joseph & Grafmeyer, 2004), on doit faire l'hypothèse – non traitée ici – que le contexte urbain et le nombre de sans-abri présents dans la ville sont des facteurs déterminants l'organisation sociale et la structuration éventuelle de tels mondes sociaux. C'est aussi un facteur qui semble favoriser la continuité des formes d'organisation que nous identifions à propos de ce monde social.

L'organisation spatio-temporelle du monde des sans-abri

L'organisation spatio-temporelle du monde des sans-abri se concrétise de plusieurs manières : à travers l'appropriation collective d'espaces publics, la distribution informelle des lieux de sommeil, la répartition non moins informelle des lieux et horaires de manche, le développement de routines individuelles et collectives ou encore les déplacements réguliers entre les services sociaux en fonction de leurs lieux et horaires d'ouverture.

Des lieux d'ancrage de jour et de nuit

On doit d'abord remarquer les lieux d'ancrage où se regroupent quotidiennement des gens de la rue et qui dessinent un réseau spatial dans la ville sous la forme de ce que Djemila Zeneidi-Henry (2002) a nommé une « géographie du savoir-survivre ». Ainsi, durant la journée, la gare, son hall et ses alentours directs constituent des lieux centraux du monde des sans-abri. À l'instar de la bibliothèque du Centre Pompidou à Paris (Paugam & Giorgetti, 2013), la gare offre l'avantage d'être accessible et de protéger des intempéries. Les uns et les autres s'y retrouvent quotidiennement, seuls ou en groupe, s'y réchauffent et y attendent que le temps passe, qu'un service social ouvre ou qu'un poste de manche se libère. L'existence de ce type de points de ralliement a également été observée par Julien Billion (2014) aux Halles de Paris. Deux places proches de la gare remplissent ces mêmes fonctions en plus de permettre la consommation en extérieur de tabac, d'alcool ou de produits stupéfiants. Une devanture de supermarché est aussi convoitée par des groupes qui y font collectivement la manche : le rebord qui jouxte la vitrine fait office d'assise, tandis que le passage des clients favorise les dons et la proximité du magasin facilite les menus achats de nourriture ou de boisson. Le parvis d'une église se peuple le soir, à la fermeture des commerces : sa proximité avec le lieu de distribution alimentaire en fait un espace privilégié de retrouvailles. Les gars et les filles de la rue s'y regroupent pour des moments importants de sociabilité axés sur la discussion, l'échange d'informations et la consommation, « en attendant », car l'attente est partie intégrante du quotidien des sans-abri (Lanzarini, 2000).

Ce qu'il importe de remarquer, c'est que ces différents lieux publics sont appropriés par différents groupes qui ont une connaissance mutuelle des emplacements des uns et des autres, comme l'indique cette remarque de Jeff, un ancien boucher ayant connu la drogue et la prison, présent dans la rue depuis plus d'un an :

Je ne vais pas à la Place M., c'est toujours les mêmes Zonards labas, et tu en retrouves une partie le soir aussi, devant l'église près de la gamelle [surnom donné au service alimentaire]. Sinon, y'a les gars derrière la gare, mais pareil, je traîne pas avec eux ! En fait, je reste ici moi, entre mon parking, les coins de manche et le Refuge [l'accueil de jour] (Jeff, 38 ans)¹⁰.

10. Il s'agit de noms d'emprunt pour chacune des personnes citées. De plus, l'âge est précisé à chaque première occurrence afin de situer la personne

a minima. Dans ce même but, d'autres critères sociographiques sont évoqués dans le texte.

Les groupes respectifs font également mention d'autres groupes dont ils connaissent les membres :

Nous on squatte souvent ici [Place M.], ou bien devant l'église le soir, mais eux, ils squattent derrière la gare, on se connaît bien sûr, mais on traîne pas avec les mêmes (Lolo, 45 ans).

De manière plus individuelle, encore que des binômes se forment (et se déforment) régulièrement, ce sont les lieux de sommeil qui se distribuent de manière tacite. Jeff dort à « son » parking avec Rossi (36 ans), d'autres sans-abri savent qu'ils peuvent les y trouver. Noah (45 ans), l'Indien (56 ans) et Dédé (50 ans) – qui ont tous les trois été mariés avant que le chômage et l'alcoolisme ne les mènent à la rue – dorment dans un autre parking souterrain : ils y ont « leur » étage, tandis que Julien (38 ans) et Harrison (50 ans) dorment à un autre étage. Le squat de Fred (35 ans) et Gustave (43 ans) est bien connu dans le monde des sans-abri, certaines de leurs connaissances, comme Louis (40 ans) qui possède un logement, s'y rendent parfois pour y consommer ensemble cocaïne ou héroïne : ces trois personnes se caractérisent d'abord par leur expérience de routards, leurs nombreux vagabondages et l'expérimentation de drogues depuis plus de dix ans. Il en va de même pour le squat de Fonf (35 ans) et Noins (34 ans) où se retrouvent des membres du groupe de l'église tandis que Richard (38 ans) alterne entre nuit dans sa tente et nuit au squat. D'autres gens de la rue, plus solitaires, gardent secrètes leurs combines individuelles pour s'assurer une précieuse sécurité : ce sont précisément les moins intégrés dans le monde des sans-abri. Pour les femmes comme Monique (48 ans), il peut également s'agir d'une tactique d'invisibilisation destinée à réduire leur insécurité (Maurin, 2017).

La routinisation individuelle et collective du quotidien

Dans leurs trajets et occupations quotidiennes, on retrouve également une organisation spatio-temporelle régulière : la routinisation socio-spatiale des sans-abri étant vectrice de « sécurité ontologique » d'après Michel Parazelli (2002). Trois types d'objectifs non exclusifs les uns des autres sont poursuivis par les sans-abri et correspondent à des lieux spécifiques. 1) Un objectif matériel : lieux de manche, de trafic, de vol, de récupération, etc. 2) L'enjeu de la restauration de soi et du corps : lieux d'assistance où manger, se laver, nettoyer ses vêtements ou dormir. 3) L'importance de la sociabilité : lieux de retrouvailles, d'attente et de consommation en groupe. Ainsi, le quotidien des gens de la rue s'articule à ces trois enjeux considérés comme vitaux qui déterminent les lieux et

moments des activités journalières. C'est ainsi que des routines individuelles et collectives se mettent en place, ce qu'indiquent de nombreux exemples, à commencer par celui de Chris (27 ans) – un jeune homme au passé carcéral récemment arrivé de Marseille dans l'espoir de retrouver sa fille à Nancy – qui nous dit en sortant de l'accueil de jour en plein après-midi : « On va à la gare maintenant ! Tu viens ? Tu veux qu'on aille où ? Il doit y avoir du monde là-bas, en attendant la gamelle. » Le quotidien de Robert (75 ans), Noël (72 ans), Guillaume (50 ans) et Roussel (53 ans) est lui aussi particulièrement routinisé, quoique ces derniers aient tendance à être solitaires dans le monde des sans-abri. Cela fait plusieurs années qu'ils vivent à la rue : ils se déplacent rituellement entre leur lieu de sommeil (un coin de rue pour les deux premiers, un foyer d'hébergement d'urgence pour les deux suivants), le hall de la gare où ils ont également « leur » banc de prédilection et un lieu de restauration de soi (une église ou une association où il est possible de se laver et de manger). Mais l'agencement des groupes et de leurs lieux d'ancrage rend parallèlement compte d'une structuration plus collective.

Pour ceux qui s'adonnent à la mendicité, la routine est fortement structurée par cette activité qui, pour être pratiquée le plus souvent en solitaire, n'en est pas moins organisée collectivement. Comme l'indique Pascale Pichon (1992) la manche est une activité routinière (comme peut l'être le travail pour les personnes insérées) à plusieurs égards, ce qui fait dire à Fred qu'il existe des « fonctionnaires de la manche » à Nancy. Si cette activité est routinière au niveau individuel (chacun structurant sa journée avec des heures et endroits précis où faire la manche), il est intéressant de noter qu'elle est aussi structurée collectivement. En effet, dans la ville, il existe des postes de manche prisés pour leur rentabilité ou leurs fonctionnalités (ils peuvent être abrités ou non, se situer dans des espaces de passage plus ou moins dense ou devant des commerces offrant la possibilité de se voir offrir autre chose que de l'argent, comme de la nourriture ou des boissons). Les mendiants disposent d'un poste qu'ils ont dû acquérir et doivent garder (parfois par la force, le plus souvent, en s'y rendant le plus régulièrement possible de manière à en devenir l'occupant légitime ou à négocier une plage horaire avec l'occupant en place). Si bien qu'une organisation collective informelle se met en place où les postes des uns et des autres se distribuent en fonction de la rentabilité du coin, des horaires et de la réputation de celui qui en revendique l'utilisation.

Nous en voulons pour preuve cette répartition du poste devant l'entrée d'un fast-food au centre-ville. Lucio (38 ans) est un zonard originaire d'un village rural de la région. Il est présent dans la ville depuis plusieurs années aux prises avec une consommation quotidienne d'héroïne. Connu par de nombreux autres gens de la rue, il occupe ce coin tous les jours ou presque, entre 13 h et 16 h 30 approximativement. Jeff, plus récemment ancré dans la ville lui conteste le poste et obtient de prendre le relais chaque jour, dès que Lucio s'en va, ce dernier lui gardant expressément la place. Lorsque Jeff s'en va à son tour, vers 19 h, il siffle un grand coup pour avertir Chloé (32 ans) qui est devant « son » bureau de tabac, quelques dizaines de mètres en contrebas : le tabac fermant ses portes à 19 h, le coin de Chloé perd sa valeur, mais le fast-food ne ferme qu'à 23 h, si bien qu'elle y finit régulièrement sa manche après le départ de Jeff. Il faut dire que Chloé vit depuis peu dans un petit appartement avec un gars de la rue qui fait des allers-retours en prison depuis quelques années. Ils élèvent leur enfant d'un an et demi tout en consommant quotidiennement de l'héroïne, ce qui nécessite de nombreuses heures de « cheum » (manche).

Un autre exemple est caractéristique de l'organisation collective de la manche. Au printemps 2018, Zampa (31 ans) occupe le poste de manche habituellement détenu par Dédé pendant que ce dernier est incarcéré pendant trois mois. Quand Noah reproche à Zampa d'occuper un coin de manche qui n'est pas le sien, ce dernier rétorque que le poste est libre pour un temps, mais qu'il le rendra à Dédé dès sa sortie de prison, ce qui assure à Dédé de pouvoir le récupérer et convainc Noah : dans le cas contraire, il n'est pas impossible qu'un autre sans-abri s'empare du coin et en dispute ensuite la « propriété » à Dédé.

Ainsi, il semble bien que les uns et les autres soient à la fois en concurrence et en concertation pour désigner qui est légitime à s'installer où et quand pour faire la « cheum ». Une organisation collective informelle se dessine où les gars de la rue ont connaissance des endroits occupés par leurs semblables : qu'ils en respectent l'agencement ou qu'ils le contestent, cela relève toujours d'interactions négociées avec d'autres gens de la rue.

On peut en dire autant d'autres techniques pour obtenir des ressources matérielles et d'abord de l'argent, comme les trafics, le vol ou la récupération. Par exemple, qu'ils consomment ou non des stupéfiants, les sans-abri savent généralement que le groupe de la Place M. est en mesure de vendre ou d'acheter des produits tels que haschich, cocaïne, héroïne, médicaments détournés (Valium®, Seresta®...) ou traitements de substitution aux opiacés (Subutex®, méthadone). Au besoin, les personnes qui font la manche sont sollicitées pour orienter les clients vers les vendeurs, ou bien la transaction se joue sur le lieu même de la mendicité. Toujours est-il que le trafic interne au monde des sans-abri possède ses lieux et moments centraux qui en structurent donc l'organisation (Beauchez, 2017).

Le « circuit d'assistance »

Enfin, dans la mesure où ils en dépendent plus ou moins, la structuration spatio-temporelle du quotidien des gens de la rue est arrimée aux lieux de l'assistance et à leurs horaires d'ouverture. Nous l'avons vu, les lieux appropriés ne sont pas indépendants de l'emplacement des lieux d'assistance tandis que le temps journalier est soumis aux temporalités institutionnelles qui s'imposent (Lanzarini, 2000). Ainsi, pour les usagers les plus réguliers des dispositifs d'assistance, une journée peut très bien s'organiser quasi-exclusivement par rapport à ces lieux et horaires : ce que Pascale Pichon (2010) nomme « le circuit d'assistance ». Ces derniers quittent le foyer de mise à l'abri à 7 h du matin (quand le foyer ferme ses portes), bénéficient du petit-déjeuner de l'Armée du Salut entre 9 h et 10 h, puis de l'ouverture de l'accueil de jour, entre 13 h 30 et 17 h et de « la gamelle », entre 18 h 30 et 20 h, avant de téléphoner de nouveau au 115 pour obtenir une place dans le foyer de mise à l'abri... et ainsi de suite. Les plages horaires durant lesquelles aucun service n'est ouvert sont occupées par l'attente et le déplacement vers un autre service qui va ouvrir, ou bien elles sont l'occasion d'une activité de sociabilité, de consommation ou d'acquisition de ressources (manche, trafic, vols...), ou bien encore d'un passage dans un service socio-médical comme les centres d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques pour usagers de drogues (CAARUD)¹¹ ou les centres de soins, d'accompagnement et de prévention en addictologie (CSAPA). Ainsi, de manière assez ironique, ce sont partiellement les services sociaux qui

11. Si ces services ne sont pas spécialement dédiés aux sans-domicile, ils sont néanmoins fréquentés par des sans-domicile qui présentent des addictions

et offrent des services qui leur sont spécifiquement destinés : domiciliation administrative, lave-linge, douche, soins de première nécessité, etc.

contraignent à l'errance, certes organisée, contre laquelle ils affirment lutter par ailleurs... D'où le constat d'une situation « temporaire qui se répète » effectué par Édouard Gardella (2016) à propos des logiques d'hébergement d'urgence.

Parallèlement, les personnes qui ne recourent pas (ou bien peu) aux services sociaux témoignent néanmoins d'une organisation quotidienne relative aux dispositifs d'assistance dans la mesure où ils interagissent avec ceux qui s'y rendent, comme en attestent ces propos de Julien, un routard récemment arrivé de Paris qui ne restera que quelques mois à Nancy :

Moi je vais pas dans leurs trucs là [les services sociaux], je me débrouille tout seul. L'après-midi, je fais la manche pendant que les potes sont à l'accueil de jour, et le soir, comme là, j'attends que Harrison revienne de la gamelle, ou les autres avec qui je fais la soirée (Julien, 38 ans).

Seules les personnes les plus isolées et les moins utilisatrices des services d'assistance s'avèrent en marge du circuit spatio-temporel d'assistance, ce qui n'exclut pas qu'ils développent néanmoins des routines propres, comme nous l'avons vu plus haut à propos de Robert et Noël, deux sans-abri vieillissants qui sont respectivement à la rue à Nancy depuis quinze ans et douze ans (Besozzi, 2021).

Quoi qu'il en soit, les nécessités physiologiques de l'alimentation, du repos et de l'hygiène occasionnent inévitablement des formes d'organisation individuelle qui ont tendance à se routiniser pour assurer la survie au quotidien (Snow & Anderson, 1993) : ce qu'il importe ici de souligner, c'est l'enchevêtrement des inscriptions spatio-temporelles individuelles et collectives dans la mesure où les individus s'ajustent les uns aux autres pour se retrouver ou s'éviter.

La structuration relationnelle du monde des sans-abri

Les gars et les filles de la rue ne paraissent donc pas isolés les uns des autres ni errer de manière aléatoire dans l'espace public sans ancrages spatiaux ni repères temporels collectivement partagés, bref, ils ne sont pas si perdus, « paumés » ou déboussolés. Voyons désormais que cette structuration spatio-temporelle est sous-tendue par les liens qui se nouent au sein du monde des sans-abri.

Par « structuration relationnelle » nous entendons la manière régulière, relativement ordonnée, dont s'agencent les inter-

actions et les liens entre sans-abri : si bien que les relations des gens de la rue ne sont pas non plus aléatoires ni déstructurées. Sur fond d'interconnaissance prononcée, des rapports d'interdépendance, de solidarité et de conflictualité émergent et donnent forme à un réseau structuré d'acteurs en interaction. Il importe ici de souligner que ce réseau fluctue au gré des alliances et des conflits qui se trament dans le monde des sans-abri : si on peut en proposer une modélisation à un moment « t », il faut garder à l'esprit que les groupes et relations qui composent ce réseau demeurent labiles (des individus peuvent d'ailleurs occuper des positions différentes dans le réseau au fil de leur intégration dans le microcosme). Reste que la structure et les positions typiques de ce réseau survivent aux fluctuations réelles des membres du réseau.

L'interconnaissance et l'interdépendance dans le monde de la rue

D'abord, en passant du temps quotidiennement avec les gars de la rue, force est de constater qu'ils se côtoient dans l'espace public et/ou dans les services sociaux qu'ils fréquentent. Cette proximité spatiale conduit à la création de liens interpersonnels et à la constitution d'alliances – plus ou moins stables –, de binômes et de groupes de sociabilité (Pimor, 2014 ; Billion, 2014). Après quelques jours seulement passés dans la rue, nous avons déjà constaté que nombre de sans-abri se connaissent mutuellement : ils se saluent en se croisant dans la rue, s'arrêtent quelques minutes lorsqu'un des deux fait la manche, se retrouvent plus tard à la gare, sur une place ou à « la gamelle », ou encore se donnent rendez-vous dans le squat ou la chambre de foyer d'un semblable. Certains se sont rencontrés dans la rue, d'autres dans des services sociaux. Ils se reconnaissent d'abord visuellement, peuvent devenir des « connaissances » voire des « copains », mais ne décrivent que rarement leur relation dans les termes de l'amitié :

Tu sais, tout le monde se connaît dans la rue, mais y'a pas d'amis qui tiennent, c'est plutôt des connaissances, au fond c'est chacun pour soi, même si on a des copains et des gars qu'on n'aime pas (Jeff, 38 ans).

Des exceptions notables peuvent néanmoins être relevées quand des personnes définissent leur relation dans des termes relatifs à la famille (frère, sœur, père, mère, tonton, etc.) signifiant des alliances plus fortes et plus durables donnant lieu à la constitution de groupes ou de binômes, à l'instar des liens qu'entretiennent Noah, Dédé et l'Indien depuis de nombreux

mois. Ces liens minoritaires et leurs fonctions psychologiques et sociales ont été mis en évidence par Michel Parazelli (2002) et Tristana Pimor (2014) dans les termes d'une « famille de substitution ¹² ».

Toujours est-il que face aux épreuves matérielles et identitaires de la survie, l'interconnaissance donne lieu à des rapports d'interdépendance qui prennent des formes diverses. D'abord, l'interdépendance s'observe au niveau de la sociabilité : les sans-abri représentent des supports de sociabilité les uns pour les autres, comme en attestait déjà l'enquête de Corine Lanza-rini (2000). En effet, pour « passer le temps », bavarder ou consommer, les gens de la rue dépendent les uns des autres s'ils ne veulent rester seuls. Cette sociabilité donne lieu à des formes de partage et de solidarité (partage de la nourriture, des boissons, de l'argent, d'un produit stupéfiant...) mais aussi à des formes de conflit (pour s'accaparer les biens de l'autre, pour « sortir » avec un homme ou une femme convoité(e) ou parce que des dettes s'accumulent dans le système informel de partage). Il importe cependant de souligner que solidarité et conflictualité sont des rapports « de circonstance » et, à ce titre, ils sont toujours susceptibles d'évoluer rapidement : c'est en fonction de ce que chacun peut apporter et des circonstances présentes – d'une opportunité ou d'une épreuve – que se nouent et se dénouent les alliances, qu'explorent des conflits ou qu'ils se résorbent. Ainsi du binôme que constituent Jeff et Rossi – comme tant d'autres binômes –, Jeff assurant au second sa protection et un lieu pour dormir, tandis que Rossi partage avec lui ses maigres revenus (RSA) et sa cocaïne (achetée chaque jour avec l'argent de la manche).

Mais la sociabilité est aussi le lieu d'échanges d'informations. Les sans-abri s'informent mutuellement des horaires et modes de fonctionnement des services sociaux, des « bons plans » pour dormir à l'abri (un squat disponible, une porte de parking qui ne ferme plus, un hall d'immeuble accessible, etc.) ou des manières de se faire un peu d'argent (tel travail au noir, tel coin et technique de manche, telle stratégie de vol, etc.). Pour ceux qui consomment et/ou vendent de la drogue, l'interdé-

pendance se concrétise par la nécessité de trouver des vendeurs ou des acheteurs, les uns dépendant mutuellement des autres : l'intégration dans le réseau d'interconnaissance favorise la possibilité de vendre ou d'acheter des produits. Enfin, l'interdépendance se joue également à travers les rapports de protection qui peuvent s'instaurer envers les sans-abri les plus vulnérables (personnes âgées, personnes handicapées, femmes...); la protection étant considérée comme un don appelant un contre-don (en argent ou en nature ¹³).

Les commérages : révélateurs et opérateurs de l'interconnaissance

En nous intégrant progressivement dans ce monde social, nous avons vu apparaître cette interconnaissance à travers l'expression de commérages et la circulation d'informations et d'histoires sur les uns et les autres. En effet, en observant les commérages qui circulent dans le monde des sans-abri, on saisit la densité et la teneur de l'interconnaissance propre à ce microcosme. Alors que nous faisons la manche ensemble, Chloé aura un jour cette expression révélatrice : « Tu connais la série “Plus belle la vie” ? Bah, ici, c'est “Plus belle la Zone”... tout le monde se connaît ! Y'a toujours plein d'histoires. » Il est vrai que les sans-abri colportent des ragots sur les personnes qu'ils n'apprécient guère tandis qu'ils protègent les informations sur les personnes alliées. Ainsi, il est souvent raconté que Victoria (30 ans) est « une pute à came ¹⁴ », que Rossi ne rembourse jamais ses dettes, que Chloé prend de l'héroïne devant son fils âgé de 18 mois, que Julien ne sait pas garder un secret ou encore que Baze (33 ans), le copain de Chloé, est un menteur et un voleur. Peu importe la véracité de ces allégations, elles révèlent *a minima* l'interconnaissance des membres du monde des sans-abri et la teneur de leurs liens. La réalité du bouche-à-oreille est telle que nous avons nous-même été sujet de commérages devant la perplexité que nourrissait notre présence quotidienne et répétée : d'aucuns nous pensaient « flic infiltré », d'autres s'imaginaient que nous étions réellement sans-domicile et jouions le rôle d'un écrivain, d'autres enfin s'en tenaient à notre propre présentation et nous identifiaient comme « écrivain sociologue ¹⁵ ». Un mois après

12. Comme l'indique Christophe Blanchard (2015), c'est aussi autour des chiens que se structurent des rapports de substitution à la famille.

13. De ce point de vue, on remarque que des femmes sans-abri sont amenées à se mettre en couple pour assurer leur protection, moyennant parfois des actes sexuels plus ou moins désirés (Maurin, 2017).

14. Une femme qui prodigue des actes sexuels contre des doses de drogue (Almeida Cabral, 2020).

15. Cette incertitude quant à notre identité et aux raisons de notre présence s'est progressivement levée dans le processus de confiance réciproque qui s'est développé au fur et à mesure de l'enquête.

notre entrée sur le terrain, nous avons rencontré un sans-abri jusqu'ici inconnu. Après lui avoir expliqué notre projet, celui-ci s'est exclamé : « Ah c'est toi l'écrivain ?! Y'en a pas mal qui parlent de toi en ce moment ! J'attendais de tomber sur toi ! ».

En plus de révéler la teneur de l'interconnaissance, les commérages participent activement de la structuration sociale du monde des sans-abri dans la mesure où ils rendent compte d'opérations symboliques d'identification et de distanciation révélant leurs rapports d'alliance et de conflit (Elias, 1985 ; Elias & Scotson, 1997). En effet, les commérages performant les usages sociaux du stigmatisé (Goffman, 1975) qui ont cours dans le monde des sans-abri : ainsi des toxicomanes qui trouvent toujours un « camé¹⁶ » à décrier ; des repris de justice qui condamnent tel « pointeur¹⁷ » ; ou plus généralement des sans-abri dénonçant un semblable « qui ne se lave jamais et se pisse dessus ». Et qu'ajouter à cette affirmation de Christophe qui en dit long sur les logiques de distinction qui ont cours dans le monde de la rue et passent par le dénigrement des autres :

Moi je suis pas un zonard, je suis un routard, c'est pas pareil ! Moi j'ai 35 ans de boulingue derrière moi, j'ai voyagé partout, en France et en Europe. Les zonards, leur voyage à eux, c'est la gare, le supermarché et la place, tous les jours ils font que ça !! Et je te parle pas des clochards, c'est encore pire ! (Christophe, 50 ans).

La forme du réseau d'interconnaissance

Au fil de notre immersion, nous étions donc en mesure de reconstituer un réseau d'interconnaissance où apparaissent les positions et les liens des uns et des autres. La modélisation de ce réseau permet de faire ressortir sa *densité* générale, son *envergure*, l'*intensité* des liens et les *positions* typiques qu'y prennent les différentes entités (Hannerz, 1983) : groupes constitués, binômes, intermédiaires, individus périphériques et individus isolés (Figure 1).

Les *groupes constitués* correspondent à ce que Corinne Lanzarini (2000, p. 243) nomme les « groupes situationnels ». Ils se concrétisent généralement autour d'un espace approprié collectivement, de jour ou de nuit (une place publique, un squat, un parking souterrain...). Les groupes sont composés d'individus qui se fréquentent de manière privilégiée, se retrouvent quotidiennement et partagent leurs activités et leurs

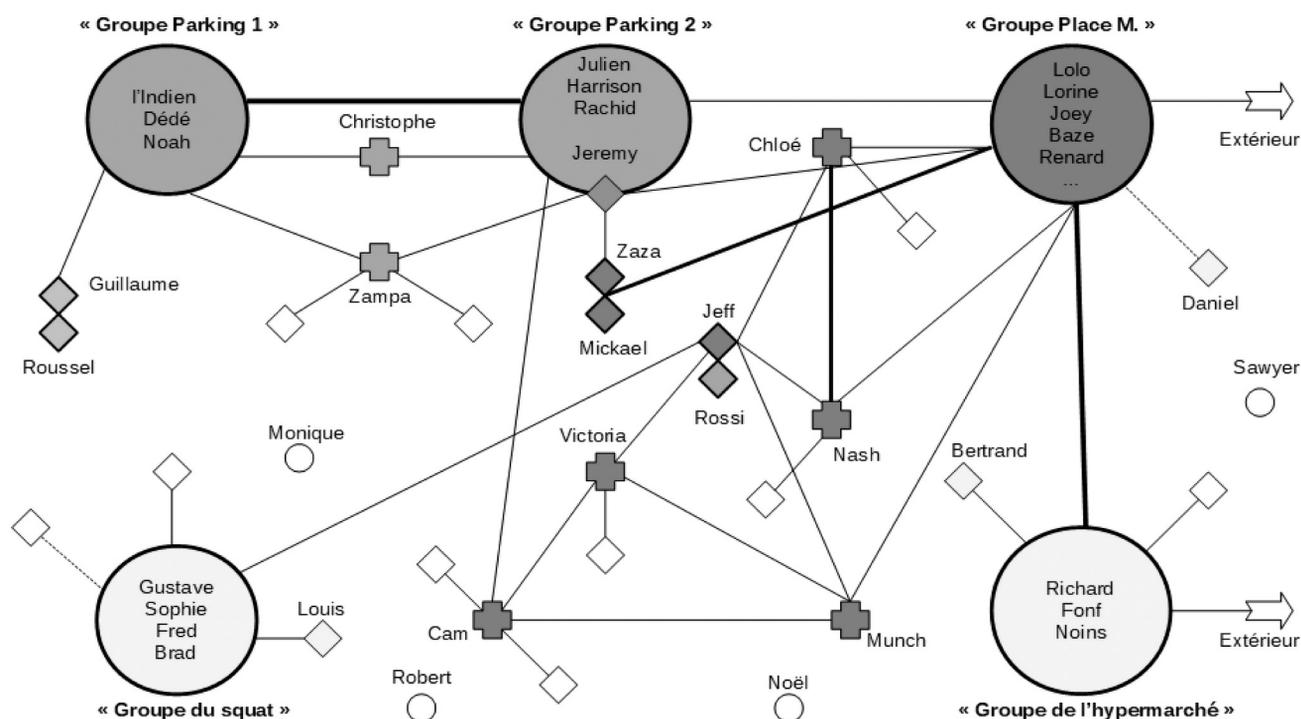
ressources (argent, nourriture, boissons, drogues, informations, etc.), comme le montre Patrick Gaboriau (1993) dans son travail ethnologique sur un groupe de clochards parisiens. Par exemple, la « gamelle » est un moment où s'expriment particulièrement ces appartenances : les membres d'un groupe s'y rendent ensemble et y mangent généralement à la même table. Ces groupes répondent d'une nécessité de survie conjointement physique et sociale, par la protection, les ressources et la sociabilité qu'ils occasionnent. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas de conflit au sein de ces groupes (pour un soupçon de vol, la concurrence pour une fille ou un garçon, une participation jugée insuffisante aux ressources du groupe...). Ces conflits peuvent donner lieu à l'exclusion d'un des membres. Sur la figure 1, les groupes sont matérialisés par les cercles disposés aux marges du schéma et dont les contours sont surlignés (pour signifier l'intensité de leur lien) : certains groupes sont assez fermés sur eux-mêmes (comme le groupe du squat), d'autres sont en lien multiple avec des membres du monde des sans-abri, voire avec d'autres groupes. Ainsi, les deux groupes dormant dans un parking souterrain entretiennent des liens assez étroits.

Des groupes de la plus petite envergure possible se forment également au carrefour de la survie physique et de la survie sociale : ce sont des *binômes*. Certains binômes sont des couples comme Zaza (29 ans) et Mickael (29 ans) qui se sont connus avant d'être à la rue il y a plusieurs années. D'autres constituent des alliances entre deux sans-abri partageant leur quotidien, un même lieu de sommeil et des ressources : Jeff et Rossi sont dans ce cas, ainsi que Guillaume et Roussel et d'autres encore. Ils entretiennent une relation privilégiée l'un avec l'autre mais cela n'exclut pas l'existence de liens avec d'autres sans-abri ou groupes, ni l'animosité entre les deux partenaires. Les binômes sont néanmoins instables dans la mesure où les alliances nouées sont susceptibles d'être remises en question du fait de la domination que peut exercer l'un sur l'autre. Sur la figure 1, les binômes sont matérialisés par les carrés qui se touchent dont les contours sont surlignés. Remarquons, à l'instar de Zaza, que les femmes ont plutôt tendance à s'inscrire dans des relations duales (de couple ou de binôme) qui leur assurent simultanément un ancrage dans le collectif et la protection nécessaire à cet ancrage qui expose à l'insécurité.

16. Le « camé » représente la figure du toxicomane fortement consommateur de drogues dures (héroïne, cocaïne, crack, etc.).

17. Une personne condamnée pour une affaire de mœurs.

Figure 1 : Schéma de l'organisation du réseau d'interconnaissance du monde des sans-abri



D'autres individus participent du monde des sans-abri sans se rattacher nettement à un groupe ou à un partenaire privilégié. Deux types de positions dans le réseau doivent ici être distinguées : les *intermédiaires*, qui entretiennent de nombreux liens avec d'autres sans-abri, et les *individus périphériques* qui ne se lient que ponctuellement avec un groupe ou un autre gars de la rue. Les intermédiaires sont généralement dans le monde de la rue depuis plusieurs années : ils sont connus et connaissent de nombreux autres sans-domicile. Cam (41 ans), Victoria, Munch (33 ans) ou encore Chloé sont dans ce cas : leur position dans le réseau est matérialisée par les croix vers lesquelles convergent un certain nombre de liens. Il n'est pas exclu que des sans-abri en binôme ou appartenant à un groupe soient également intermédiaires, à l'instar de Jeff, de Zaza et Mickael, ou encore de Jeremy (32 ans) qui connaît la rue par intermittence depuis ses 20 ans : dans ce cas, leur visualisation sur la figure 1 se maintient sous la forme d'un carré. Les intermédiaires sont importants dans la mesure où ils incarnent la mémoire collective du monde des sans-abri¹⁸

et participent à la circulation des informations et commérages au sein du microcosme : ce sont notamment eux qui assurent les liens entre les différentes entités du réseau.

De leur côté, les individus périphériques sont plus solitaires et généralement moins connus, ils ont tendance à être dans la rue depuis moins de temps (ou à n'y être que par périodes). Ces derniers développent des relations plus éphémères et ponctuelles avec un ou quelques sans-abri. Par exemple, Louis, Bertrand (30 ans) et Daniel (44 ans) sont chacun en lien ponctuel avec un groupe, généralement dans le cadre de consommations partagées ou de petits trafics. Signalons que les carrés blancs du schéma – ne portant pas de nom – représentent des individualités périphériques quelconques, encore moins intégrées, participant ponctuellement du monde de la rue.

Enfin, il faut encore signaler une position marginale dans le réseau mais bien réelle, celle des *individus isolés*. La figure du clochard et celle du « schizo¹⁹ » correspondent le mieux à

18. Ainsi de Munch et Victoria, tous deux présents par intermittence dans la Zone depuis une dizaine d'années : ils nous racontèrent chacun de vieilles histoires mettant en scène des acteurs et des lieux de la Zone nancéenne. C'est notamment sur cette dimension de la mémoire et de l'histoire collective que se concentrent les travaux de Claudia Girola (2004, 2011).

19. C'est l'appellation généralement employée par les gens de la rue pour désigner les personnes présentant des troubles psychiatriques.

cette position de retrait vis-à-vis de toute relation sociale, à l'instar de Robert, Noël, Monique ou encore Sawyer (27 ans) qui est atteint de troubles psychiatriques et refuse toute prise en charge. Ces derniers n'entretiennent pas (ou très peu) de relations avec des semblables ou des personnes extérieures au monde de la rue, mais ils ne sont pas pour autant invisibles et inconsiderés par les autres sans-abri, comme nous l'avons vu à propos des rapports de distanciation symbolique qu'ils permettent. Sur la figure 1, cette position est matérialisée par les petits cercles blancs isolés de tout attachement. Remarquons que comme Monique, certaines femmes occupent cette position isolée dans le but de se protéger des aléas que peut engendrer l'inscription dans le collectif (violence physique ou sexuelle, prédation, exploitation...).

Enfin, il importe de souligner que le monde de la rue n'est pas fermé sur lui-même. En effet, les gars et les filles de la rue peuvent entretenir des liens épisodiques avec leur famille ou d'anciens amis (qui les hébergent parfois ponctuellement). Ils sont aussi en relation avec des travailleurs sociaux, des bénévoles, des commerçants et des habitants de la ville qu'ils croisent régulièrement ou qui leur proposent de l'aide. Parfois, les relations avec des personnes extérieures au monde de la rue sont dues aux activités de trafic et de vol qui supposent des vendeurs et des acheteurs solvables, intégrés dans l'économie informelle.

Il existe donc différentes formes d'association et des positions particulières dans le réseau. Reste à signaler que l'épaisseur des traits reliant les entités du réseau symbolise l'intensité du lien, c'est-à-dire la fréquence des interactions et la personnalisation des relations ; tandis que la coloration (plus ou moins foncée) des entités symbolise graduellement leur degré d'intégration dans le réseau d'interconnaissance. C'est-à-dire que plus la couleur est foncée, plus les individus attestent de multiples et fortes relations avec d'autres membres du monde de la rue : ce qu'on peut visuellement repérer à partir du nombre de traits qui convergent vers les entités schématisées. D'ailleurs, dans le processus de hiérarchisation localisé, nous verrons que les entités les plus intégrées (donc les plus foncées) ont tendance à se situer en haut de la hiérarchie. Être intégré, c'est « faire partie des gens du cru » selon l'expression d'un informateur qui a été rejeté de la Zone nancéenne : cela signifie être connu et reconnu par les autres gens de la rue.

On doit par ailleurs signaler que la place qu'occupent les gens de la rue dans le réseau, les alliances et les conflits qui le font exister ainsi que l'intensité des relations sont en partie le fait de proximités et de distances sociales qui se jouent au niveau de l'âge, des pratiques de toxicomanie et de délinquance ou encore de l'origine nationale des individus. Ainsi, les binômes et groupes attestent d'une relative homogénéité quant à l'âge de leurs membres, leurs pratiques déviantes (toxicomanie et/ou délinquance) ou quant à leur provenance (pays d'Europe de l'Est, pays du Maghreb, France...).

Structuration morale du monde des sans-abri

Dans le sillon des travaux de Patrick Gaboriau (1993), Corinne Lanzarini (2000) ou Pascale Pichon (2010), nous entendons désormais confirmer que le monde des gens de la rue n'est pas une « jungle » sans règles, un monde sans normes et sans valeurs collectivement partagées dans lequel régnerait la loi du plus fort. Si la virilité, la force physique et la violence font bien partie de ce système de valeurs, ce sont loin d'être les seuls ressorts normatifs régulant les comportements. Force est de constater, à partir de l'approche qui a été la nôtre et après avoir décrit les formes spatio-temporelles et relationnelles qui structurent le monde des sans-abri, que cette structuration sociale se joue également au niveau moral des valeurs tendanciellement partagées par les gens de la rue et des normes comportementales sous-tendues par ces valeurs. Plus encore, nous verrons qu'une hiérarchisation des gens de la rue procède de ce système de valeurs, particulièrement à travers le respect (ou la transgression) des valeurs partagées et l'action de ceux qui se chargent de les faire respecter.

Comme nous l'enseigne Lawrence Wieder (2010) à propos du « code des détenus », ces valeurs indigènes apparaissent au chercheur de plusieurs manières. D'abord lorsqu'elles sont explicitement énoncées (« ça, ça ne se fait pas ! ») ou quand des marques de considération sont accordées suite à leur respect (« lui c'est un mec bien, il sait tenir sa langue ! »). Ensuite, lorsqu'elles sont respectées sans être verbalisées (à travers des actes récurrents observables). Mais encore, lorsqu'elles sont transgressées et apparaissent alors « en négatif » par la critique qui est portée à la personne « fautive » (« lui c'est un profiteur, il prend mais il donne jamais »). Ou bien quand nous les avons nous-même transgressées et avons été rappelé à l'ordre (le fait de poser des questions – qui est

a priori le propre du travail de chercheur – relève potentiellement de l'indiscrétion et nous a parfois été reproché).

Les valeurs indigènes du monde de la rue

Dans le monde de la rue, il y a donc des comportements valorisés et d'autres dévalorisés, des choses qui se font et d'autres qui ne se font pas, et ceci a tendance à être collectivement admis. Agresser les plus faibles, voler ses semblables, ne pas payer ses dettes, « profiter » des autres, « trop parler » sur les uns et les autres, maltraiter son chien, « fayotter » avec les travailleurs sociaux, imposer la manche à quelqu'un dont on récupère ensuite les gains... sont autant de comportements mal vus, si ce n'est réprimandés (justifiant même la violence à l'occasion). Au contraire, d'autres comportements sont collectivement valorisés par les gens de la rue, comme le fait de savoir se débrouiller seul, de partager des ressources, de se montrer viril face aux difficultés de la survie, d'être « réglo » envers les autres sans-abri ou encore d'être discret quant aux combines et histoires personnelles des autres. Cette partie entreprend de lister ces valeurs et les normes informelles qui en découlent au-delà des acteurs qui font exister le monde des sans-abri.

– La débrouillardise : la « débrouille » est systématiquement valorisée et renvoie aux capacités individuelles de s'en sortir par soi-même. C'est l'autodétermination, l'indépendance et l'autonomie qui sont alors défendues, parfois jusqu'à justifier le non-recours à l'assistance (perçue comme une dépendance inacceptable) (Lévy, 2015)²⁰ ou la délinquance (Billion, 2014). Se débrouiller pour trouver un endroit où dormir, pour s'aménager un peu de confort, pour obtenir des ressources et s'accorder des « petits plaisirs » (alimentaires, sexuels, toxicologiques...) sont autant de compétences que les gens de la rue déploient pour se valoriser et se mesurer les uns aux autres. Cela dit, la débrouille peut entrer en contradiction avec d'autres valeurs, surtout lorsqu'elle justifie l'engagement dans des activités illégales (vol, trafic, racket) – rejetées par les sans-abri les plus probes – ou lorsqu'elle se concrétise par une activité particulièrement humiliante comme la manche ou la prostitution. À ce titre, savoir se débrouiller, c'est aussi une question d'honneur, comme l'indique Julien et d'autres dans

son cas : « Moi, je ne demande même pas le RSA ! L'accueil de jour, j'y vais pas, et le 115 je m'en fous ! Ok je galère des fois, mais je préfère me débrouiller tout seul. C'est MON problème, je veux pas dépendre des aides... ».

– L'honneur : il est invoqué pour plusieurs raisons, à commencer par le fait qu'il est forcément atteint par la situation de sans-abrisme et les stigmatisations auxquelles cela expose. Afin de le préserver ou de le restaurer, les valeurs de dignité, de liberté, de débrouillardise et d'indépendance sont fréquemment mobilisées. Les gars et les filles de la rue s'accordent sur le fait qu'il faut « garder son honneur » à travers l'entretien de ces valeurs (« rester libre », « rester indépendant(e) », « sauver sa dignité », etc.). Cela prend parfois la forme d'une forte critique envers les toxicomanes fortement addicts, considéré(e)s comme totalement dépendant(e)s au produit qu'ils ou elles consomment. Mais l'honneur s'accorde aussi à la valeur de la virilité dans la mesure où « dans la rue, il ne faut pas baisser les yeux, faut pas se laisser marcher dessus ni se laisser aller, sinon t'es foutu ! » (Jeff). L'honneur peut être préservé par l'affirmation de l'indépendance au prix du non-recours à l'assistance et du recours aux illégalismes pour subvenir aux besoins ; ou bien il est préservé par l'intégrité des comportements, au prix d'une dépendance envers l'assistance et la solidarité spontanée *via* la manche. D'une manière ou d'une autre, l'honneur est mis à l'épreuve, soit par la dépendance acceptée envers les services d'assistance, soit par la nécessité de recourir à des actes illégaux.

– La virilité : le monde des sans-abri est un monde très majoritairement masculin où la violence verbale et/ou physique est régulière ; où la gouaille, les grivoiseries et la vulgarité font partie intégrante des interactions, sans compter sur les difficultés matérielles et mentales auxquelles expose la survie. Si bien que l'importance de la virilité ne souffre aucune contestation, y compris aux yeux des rares femmes qui font partie des zonards : « Dans la rue, vaut mieux sortir les crocs sinon c'est toi qui te fait manger ! » (Victoria). La virilité s'exprime par le fait de « ne pas pleurer sur son sort », de « savoir souffrir en silence » ou encore de se montrer résistant aux conditions de vie qui s'imposent, comme l'exprime l'Indien pour se rehausser aux yeux de certains qui le croient faible : « Les gars de la

20. Il ne s'agit pas pour autant de signifier que le non-recours serait exclusivement le produit d'un choix personnel. Bien au contraire, comme l'indique Julien Lévy (2015), ce sont le plus souvent les conditions institutionnelles

d'accueil, d'hébergement et d'accompagnement qui motivent ce non-recours. Patrick Bruneteaux (2006, 2017) arrive à la même conclusion à partir de ses analyses critiques envers les services d'hébergements sociaux.

rue, ils m'ont dit que je passerais pas l'hiver. Ils me prennent pour une pleureuse, mais tu vois, on est en mars (2018), et je pète la forme. Je suis pas une lopette ! » Les stéréotypes masculins sont valorisés cependant que les femmes endossent également ces valeurs (ou bien elles se tiennent justement à l'écart du réseau d'interconnaissance). La virilité s'exprime aussi à travers le style vestimentaire et corporel (sportif, militaire, tatoué, appareils tels que bracelets de force, piercings, etc.), le style de langage (argotique, vulgaire, à forte voix) et les conflits ou encore les rixes, qu'ils concernent des hommes ou des femmes. À cet égard, la violence peut être valorisée pour affirmer sa virilité et sauver son honneur, comme dans le bario new-yorkais analysé par Philippe Bourgois (2001).

– Le fait d'être « réglo » : c'est une autre valeur importante dans le monde des gens de la rue. Cela correspond globalement au fait de respecter l'ensemble des normes en vigueur dans le microcosme, mais plus précisément, au fait de payer ses dettes, de ne pas profiter des autres, de partager certaines ressources, de ne pas raconter de « mythes » et de savoir rester discret quant à certaines informations sensibles sur les uns et les autres... Ainsi, Rossi est collectivement dénigré pour sa propension à mentir, Flavien (27 ans) du fait qu'il profite des autres sans apporter sa contribution ou encore Nash (23 ans) parce qu'il n'hésiterait pas à voler les personnes qu'il fréquente. Parallèlement, Lolo et Gustave (43 ans) sont collectivement respectés en tant qu'ils sont « réglos » et « ne font pas de coups dans le dos ». Sur ce point, la réputation se construit à la fois à travers les commérages et les actes qui sont posés dans le monde de la rue.

– La discrétion : le secret et la discrétion sont d'autres valeurs centrales dans le monde de la rue. Elles correspondent au fait de ne pas dévoiler les histoires personnelles des uns et des autres (leur passé, leur famille...), de ne pas indiquer les endroits, justement gardés secrets, où dormir (squats, immeubles, parkings, garages...) ni les combines dont disposent certains sans-abri (un commerçant qui accorde des faveurs, des toilettes accessibles, un parking non surveillé où aller voler dans les voitures ou encore l'implication dans une activité illégale). Nous en avons fait les frais nous-même, alors que nous indiquions à Fred une combine de Rossi pour changer les tickets-restaurant en pièces de monnaie dans un commerce précis : ce dernier nous reprocha d'avoir indûment partagé ce « plan ». Il n'est pas bien vu non plus de mention-

ner les noms des personnes dont on parle ni les histoires qu'on aurait apprises, sous peine d'être considéré comme quelqu'un « qui parle trop » ou comme « une balance » : ainsi du conflit entre Mickaël et Chris, le premier reprochant au second de « raconter à tout le monde » que Zaza, la copine de Mickaël, l'avait trompé avec un autre gars de la rue. Cela dit, la norme de la discrétion entre en contradiction avec l'échange de commérages permanent. Les commérages sont justement le canal par lequel on exprime son désaccord avec les pratiques des autres, ce qui autorise à rompre la norme de discrétion (qu'on observe cependant à propos des personnes positivement considérées). Cette valeur est donc susceptible d'être à l'origine de conflits... au même titre que la valeur du partage et de solidarité.

– Le partage : à l'instar des autres valeurs, la valeur du partage n'est pas propre au monde de la rue mais elle y est particulièrement mobilisée (ou mise en cause) dans la mesure où les individus sont fortement démunis et se trouvent dans des rapports d'interdépendance étroits. Chacun est amené à solliciter ou « taxer » les autres en diverses occasions : pour dormir au même endroit, pour obtenir de l'argent, pour se nourrir, boire ou se droguer... Mais cela implique, implicitement, un contre-don à un moment ultérieur, contre-don qui n'est pas toujours possible, ni souhaité, ce qui occasionne des conflits réguliers à propos de dettes et de « profiteurs » qui n'ont pas honoré la valeur partage : « Jeannot, il doit des thunes à tout le monde... alors maintenant il est tout seul ! » (Lolo). L'instabilité des solidarités de circonstance se révèle à travers cette valeur du partage, comme lorsque Harrison s'est brouillé avec ses compagnons parce qu'il avait profité du sommeil collectif, dans un squat, pour manger et boire toutes les provisions du groupe. Il en est de même lorsque Flavien est accueilli dans un squat jusqu'à son exclusion parce qu'il ne participe pas assez aux frais du groupe éphémère qui s'est formé autour du squat. Cela dit, cette valeur entre parfois en contradiction avec celle de l'honneur puisqu'il ne faudrait pas non plus donner et partager à n'importe qui sans attente de retour, au risque de perdre la face : « Régis ? C'est un pigeon, il est trop gentil, il pourrait tout te donner sans rien réclamer... il se fait trop taxer ! » (Lolo).

– Être un bon maître-chien : remarquons d'abord que le fait d'avoir un chien est valorisé en soi, surtout quand le chien représente la virilité par sa taille, sa force, son agressivité potentielle. Ensuite, le traitement réservé aux animaux (pour

ceux qui en ont, généralement un chien) est également un critère de (dé)valorisation et d'intégration dans le monde de la rue (Blanchard, 2015). Bien le nourrir, bien le dresser, bien le traiter (le soigner, ne pas le frapper) sont des valeurs qui rejaillissent sur la réputation du maître (Blanchard, 2016) et participent de sa place dans le monde de la rue. C'est ainsi que Julien s'est fait accepter et intégrer : fraîchement arrivé de Paris, d'abord déprécié parce qu'il s'est approprié un poste de manche et a récupéré la chienne virulente d'un sans-abri « monté au shtar » (incarcéré), Julien s'est montré respectueux envers la chienne et jugé « bon maître », si bien qu'il a acquis le droit de la garder et de conserver son poste de manche. Cam commentait la situation ainsi : « Au début, on l'aimait pas, il arrive comme ça [de Paris], il récupère Cléo (la chienne) et squatte un poste de manche dans la Grand-Rue... mais bon, après on a vu qu'il la traitait bien, même mieux que son ancien maître, et puis qu'il était réglo, alors ça va, maintenant on s'entend bien ».

La hiérarchisation interne au monde de la rue

En tant que monde social moralement structuré, l'univers des sans-abri donne à voir une certaine hiérarchisation de ses membres : il y a des sans-abri « qui sont quelqu'un » dans le monde de la rue et d'autres « qui n'y sont rien ». Tout comme ils interagissent constamment et forment un réseau d'interconnaissance, les sans-abri occupent des places spécifiques les uns par rapport aux autres et ils savent reconnaître la place des uns et des autres dans cette hiérarchie informelle. Dans la rue, il y a donc des grands et des petits, des respectés, des mal-aimés, des craints et des exploités, des admirés et des stigmatisés, bref, des dominants et des dominés. La domination peut être physique, matérielle ou symbolique. Envers les plus vulnérables, cela se traduit par des rapports de prédation et d'exploitation (domination physique), de protection ou de partage (domination matérielle), de stigmatisation, d'exclusion ou d'indifférence (domination symbolique). Soulignons que les femmes sont plus sujettes aux rapports d'exploitation et de protection, à moins qu'elles n'endossent les codes de virilité nécessaires au respect à acquérir. Aussi, le type du « grand » dans le monde des sans-abri cumule à la fois la force physique et la virilité, l'accès à des ressources lui permettant d'être indépendant des autres voire de les placer sous sa dépendance et la légitimité acquise par le respect des normes informelles du microcosme. Par exemple, Lolo cumule ces atouts et est unanimement reconnu comme « un gars de la rue incontour-

nable ». Lors des repas du soir, il n'est pas rare qu'il se lève en interrompant l'assemblée attablée – réunissant parfois jusqu'à cinquante sans-abri – pour les appeler à laisser leurs restes pour ses chiennes : non seulement le silence se fait quand il prend la parole à forte voix, mais plusieurs sans-abri s'exécutent sans mot dire afin de nourrir les chiennes et de se faire bien voir par Lolo et son groupe.

Dans une certaine mesure, la hiérarchisation des gens de la rue procède du respect (ou non) des valeurs qui viennent d'être explicitées, mais elle se forme également à partir d'autres critères de différenciation comme l'ancienneté dans le monde des sans-abri, le genre, le degré d'interconnaissance, l'âge ou l'accès à des ressources. Chaque cas individuel relève d'une combinaison de ces caractéristiques d'où se construisent sa réputation et sa place dans le monde social.

En effet, les sans-abri qui participent du monde de la rue depuis plusieurs années ont tendance à être reconnus surtout lorsqu'ils sont fortement intégrés dans le réseau d'interconnaissance, ce qui est tendanciellement corrélé. Ainsi en est-il par exemple de Chloé, qui pourrait être dominée en tant que femme, mais qui, par son ancienneté et son couple avec Baze, est plutôt respectée. *A contrario*, lorsque les sans-abri sont à la rue (ou à Nancy) depuis peu de temps, ils entretiennent moins de relations et sont tendanciellement moins bien positionnés dans la hiérarchie indigène. Pour ceux qui sont les plus enracinés dans la ville et dans l'univers des sans-abri, on peut faire l'analogie avec le « capital d'autochtonie » mis en lumière par Jean-Noël Retière (2003) et Nicolas Renahy (2005). L'accès à des ressources (comme l'argent, des produits stupéfiants ou des lieux de mise à l'abri) est également un critère de domination : cela permet de placer les autres sous dépendance à partir des capacités de don et de partage occasionnées. En outre, l'âge n'apparaît pas comme un critère déterminant à lui seul la place dans la hiérarchie, même s'il est rare que les plus âgés (au-delà de 55 ans) et les plus jeunes (en deçà de 25 ans) soient haut placés dans la hiérarchie locale.

Au-delà de ces caractéristiques individuelles, c'est le respect ou la transgression des valeurs indigènes qui permet de s'élever dans la hiérarchie ou au contraire d'y être subalterne. Comme nous l'avons vu, le fait d'avoir des compétences pour se débrouiller seul et ne pas être dépendant des autres ou de l'assistance permet d'acquérir le respect. Les formes de

débrouille étant elles-mêmes différenciées : la manche est moins valorisée que d'autres techniques de débrouille (le travail au noir, les trafics voire les vols). On peut alors parler de *compétences*, comme le remarque Florence Bouillon (2009) à propos des savoir-faire relatifs aux squats. Sur ce point, il est intéressant de remarquer que le recours systématique à l'assistance n'est pas un attribut des dominants, qui y voient une forme de soumission et de dépendance inacceptable. Parallèlement, la (forte) dépendance à des drogues dures, à des médicaments ou à l'alcool est dévalorisante en cela qu'elle engendre des états léthargiques peu compatibles avec une position dominante, sans compter sur le fait que la dépendance physiologique reste une dépendance et est par conséquent dévalorisante : les « camés », qu'ils soient hommes ou femmes, font partie des dominés, se font régulièrement exploiter et dépendent d'ailleurs souvent des dominants pour s'approvisionner.

Le degré de virilité, de force physique et de violence est un critère évident de domination. Non seulement il assure une certaine sécurité en dissuadant les tentatives d'exploitation mais il permet également d'exploiter les autres, par la menace, la crainte ou la violence. Cela dit, la violence n'est pas valorisée dans n'importe quelle situation : il faut que la situation la justifie, notamment parce qu'elle s'exerce « d'égal à égal » ou lorsqu'elle fait suite au non-respect d'une norme établie. Au contraire, l'exploitation ou la violence envers les plus faibles est largement dévalorisante, comme lorsque Thomas (33 ans) était accusé de récupérer l'argent de la manche de sa copine (une jeune femme de 20 ans) ou lorsque Fernandez (38 ans) fut collectivement dénigré après avoir poignardé une vieille dame pour lui soutirer de l'argent. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer qu'on fait parfois appel aux dominants pour arbitrer les conflits (Noah à Mickaël : « Tu vas te calmer maintenant, sinon je vais chercher Lolo, on verra qui a raison ! »). Dans l'ensemble, ce type de domination s'appuie sur ce que Thomas Sauvadet (2006) a nommé le « capital guerrier » et l'exemple de Lorine (32 ans), qui n'hésite pas à se battre avec des hommes, nous montre que les femmes peuvent aussi détenir ce capital pour lutter contre l'insécurité à laquelle elles s'exposent tendanciellement plus fortement que les hommes. À cet égard, la possession de chiens massifs et virulents est un atout non négligeable pour asseoir le respect et la domination. Julien, Lolo et Munch possèdent tous les trois les chiennes les plus agressives et sont réputés pour leur manière de les dresser : ils sont respectés pour cela, sans compter la crainte

que peuvent susciter les chiennes. À l'inverse, Rossi, Thomas et Christophe sont critiqués et rabaissés parce qu'ils traitent mal leur chien, qui sont d'ailleurs des chiens moins imposants.

Le respect des normes de solidarité et de partage est aussi un critère sur lequel s'appuient les sans-abri pour se rehausser ou rabaisser un semblable. Depuis les travaux anthropologiques de Marcel Mauss (2007 [1925]) on sait que les rapports de don/contre-don sont empreints d'une dimension agonistique déplaçant les rapports de force et de hiérarchisation dans le domaine symbolique et matériel des échanges. Comme ailleurs, dans la rue, celui qui donne se pose en *magister vis-à-vis* du *minister*, celui qui reçoit, surtout en l'absence de contre-don entretenant le cycle de réciprocité. Cela étant, compte tenu du dénuement qu'impose la survie dans la rue, le cycle de réciprocité est difficile à respecter. Si bien que certains sans-abri gagnent le respect par les dons qu'ils sont en mesure d'apporter (aide, partage, services, dons matériels), tandis que d'autres sont dénigrés en tant qu'ils ne rendent pas la pareille et profitent de leur bienfaiteur. Il en va de même en ce qui concerne la norme de discrétion. À l'instar de la loi de l'omerta, les dominants savent garder pour eux des informations jugées personnelles ou sensibles tandis que les dominés sont toujours soupçonnés (parfois à juste titre) de ne pas « tenir leur langue », de « parler trop vite et trop fort », et se voient réprimés pour cela.

Conclusion : le monde des sans-abri, entre continuité et discontinuité

Nous avons décrit l'univers quotidien des sans-abri comme un véritable monde social qui, loin de se (re)produire de manière aléatoire et indéterminée, est en fait socialement structuré sur le plan spatio-temporel, relationnel et moral. En ce sens, nous sommes en mesure de rejoindre les travaux sociologiques menés à partir d'une approche ethnographique et se focalisant sur la forme et la nature des liens que nouent les sans-abri. En outre, notre approche particulière a permis de compléter cette connaissance en menant une ethnographie de proche en proche, de groupe en groupe, sur un large territoire géographique (l'ensemble de la ville), afin de faire émerger un véritable réseau d'interconnaissance dont les membres se situent les uns par rapport aux autres.

Cela dit, il ne faudrait pas surestimer cette structuration donnant à imaginer ce qui s'apparenterait à une « culture du

sans-abrisme » tant le monde de la rue atteste de l'hétérogénéité de ses membres et de la diversité de leurs modes de survie. De plus, on a pu voir que les valeurs défendues par les gens de la rue n'appartiennent pas qu'au monde des sans-abri tandis que les individus qui y participent ont tendance à osciller entre le monde de la rue et d'autres sphères d'existence au fil de leur trajectoire (famille, couple, emploi, institutions carcérale, psychiatrique, hospitalière, etc.). Il faut au contraire souligner que ces structures *émergent et évoluent* en fonction de la situation de survie individuellement et collectivement vécue dans l'espace public.

Ainsi, si le portrait du monde de la rue que nous avons esquissé insiste sur les éléments qui en assurent la continuité et la reproduction, il nous faut désormais relativiser cette impression d'unité réifiée et de structures rigides. Comment expliquer que les structures sociales du monde des sans-abri perdurent alors même que ses membres attestent d'un fort *turn-over* ? C'est que ces structures sociales existent en dehors (au-dessus dirait Émile Durkheim) des individus qui font exister le monde des sans-abri, ou autrement dit, qu'elles ne se réduisent pas à la somme des individualités qui le composent : elles correspondent bien à des *formes sociales*, au sens de Georg Simmel (1981), qui se cristallisent de manière non-officielle et sont prises en tension entre stabilité et changement.

Ainsi, au-delà de la période d'immersion ethnographique qui s'est étalée sur huit mois, nous avons pu constater la stabilité de ces formes sociales à Nancy en continuant notre enquête de manière plus ponctuelle durant les années qui suivirent en maintenant des liens avec plusieurs de nos informateurs (Jeff, Louis, Gustave, Chloé...). En effet, même si les gens de la rue vont et viennent, meurent, se réinsèrent, changent de ville,

vont en prison et en ressortent (etc.), bref, même s'ils sont changeants, les structures sociales du monde des sans-abri restent relativement stables. En tant qu'ils forment un collectif plus ou moins concret, les sans-abri s'inscrivent nécessairement dans des rapports spatio-temporels, relationnels et symboliques qui attestent d'une part de régularité, d'ordre et de continuité, et ce, d'autant plus que des membres centraux de ce monde social en assurent la pérennité dans le temps. Certes, ces structures sociales demeurent informelles, elles ne s'institutionnalisent dans aucun texte ni aucune tradition officialisée, mais elles se *cristallisent* sous l'action conjointe des sans-abri et assurent néanmoins la (re)production d'un ordre social qui possède une part d'autonomie.

De ce point de vue, la perspective adoptée dans cet article nous éclaire sur les dynamiques de socialisation qui ont cours en interne du monde de la rue, entre la multitude diverse de personnes qui s'y trouvent, au-delà des trajectoires biographiques individuelles et en deçà des logiques institutionnelles qui traversent les services sociaux et les politiques sociales. Au regard des travaux qui ont été menés dans la même veine depuis les années 1980, en France et outre-Atlantique, il apparaît que le monde de la rue a tendance à se diversifier et à se structurer collectivement malgré l'évolution des politiques publiques liées à l'hébergement, à l'humanisation des établissements, à la loi 2002-2 (dite de « rénovation de l'action sociale et médico-sociale ») et aux récentes politiques du « Logement d'abord » (Laval & Estecahandy, 2019). La question se pose de savoir si l'augmentation du nombre de sans-abri (déjà attestée à travers les enquêtes Insee de 2002 et 2012 et encore estimée par la Fondation Abbé Pierre en 2020) ne favorise pas l'émergence d'un monde social gagnant en autonomie où s'organisent collectivement des individus de plus en plus divers et nombreux.

À Thierry et Philippe...

Bibliographie

- Almeida Cabral M.** (2020), *(L)armes d'errance. Habiter la rue au féminin*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan.
- Amster R.** (2008), *Lost in Space. The Criminalization, Globalization, and Urban Ecology of Homelessness*, New York, LFB Scholarly Publishing LLC.
- Anderson L. & Snow D.** (2001), « L'exclusion sociale et le soi. Une perspective interactionniste », *Sociologie et sociétés*, vol. 33, n° 2, p. 13-27.
- Anderson N.** (2011), *Le Hobo*, Paris, Armand Colin.
- Aranda M.** (2019), « Une assistance à deux vitesses : socio-histoire de l'hébergement social des sans-abri depuis les années 1950 », thèse de doctorat en sciences politiques, Université Paris 10.
- Beauchez J.** (2017), « Zone stupéfiante : l'espace du deal », *Espaces et sociétés*, n° 171, p. 55-72.
- Bellot C. & Sylvestre M.-È.** (2017), « La judiciarisation de l'itinérance à Montréal : les dérives sécuritaires de la gestion pénale de la pauvreté », *Revue générale de droit*, vol. 47, hors-série, p. 11-44.
- Bertaux R.** (1994), *Pauvres et marginaux dans la société française*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.
- Besozzi T.** (2020), *Idées reçues sur les SDF. Regard sur une réalité complexe*, Paris, Le Cavalier Bleu.
- Besozzi T.** (2021), « Quand l'avenir est derrière soi : routinisation et formes d'adaptation de sans abri vieillissants », *Retraite et société*, n° 85, p. 83-105.
- Billion J.** (2014), « Les jeunes sans domicile et leurs pairs dans la rue », in Paugam S. (dir.), *L'Intégration inégale*, Paris, Puf, p. 227-242.
- Bizeul D.** (1998), « Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause », *Revue française de sociologie*, vol. 39, n° 4, p. 751-787.
- Blanchard C.** (2015), « Vivre à la rue : quand le chien devient le ciment d'une culture familiale à réinventer », *Sens-dessous*, n° 16, p. 41-50.
- Blanchard C.** (2016), « Les propriétaires de chiens à la rue. Retour sur un binôme indésirable dans la ville », *Géographie et cultures*, n° 98, p. 47-64.
- Bouillon F.** (2009), *Les Mondes du squat. Anthropologie d'un habitat précaire*, Paris, Puf.
- Bourgeois P.** (2001), *En quête de respect. Le crack à New York*, Paris, Seuil.
- Bruneteaux P.** (2006), « L'hébergement d'urgence à Paris ou l'accueil en souffrance », *Sociétés contemporaines*, n° 63, p. 105-125.
- Bruneteaux P.** (2016), *Les Mondes rêvés de Georges*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Bruneteaux P.** (2017), « La prise en charge nocturne des sous-prolétaires à la rue », *Cultures & conflits*, n° 105-106, p. 145-162.
- Bruneteaux P.** (2018), « Ethnographie et lien social. Pratique et éthique de la recherche auprès des résidents des foyers d'urgence », *Bulletin de méthodologie sociologique*, n° 41, p. 39-89.
- Bruneteaux P. & Lanzarini C.** (1998), « Les entretiens informels », *Sociétés contemporaines*, n° 30, p. 157-180.
- Castel R.** (1995), *Les Métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard.
- Céfaï D.** (2015), « Mondes sociaux. Enquête sur un héritage de l'écologie humaine à Chicago », *SociologieS*, <http://journals.openedition.org/sociologies/4921>.
- Céfaï D. & Gardella É.** (2011), *L'Urgence sociale en action. Ethnographie du Samusocial de Paris*, Paris, La Découverte.
- Chapoulie J.-M.** (2001), *La Tradition sociologique de Chicago. 1892-1961*, Paris, Seuil.
- Chobeaux F.** (1996), *Les Nomades du vide*, Paris, La Découverte.
- Choppin K. & Gardella É. (dir.)** (2013), *Les Sciences sociales et le sans-abrisme. Recension bibliographique de langue française*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne.
- Colombo A.** (2015), *S'en sortir quand on vit dans la rue. Trajectoires de jeunes en quête de reconnaissance*, Québec, Presses de l'université du Québec.
- Damon J.** (2012), *La Question SDF. Critique d'une action publique*, Paris, Puf.
- Declerck P.** (2001), *Les Naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon.
- Dequiré A.-F. & Jovelin E. (dir.)** (2009), *La Jeunesse en errance face aux dispositifs d'accompagnement*, Rennes, Presses de l'EHESP.
- Duneier M.** (1999), *Sidewalk*, New York, Farrar, Straus and Giroux.
- Elias N.** (1985), « Remarques sur le commérage », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 60, p. 23-29.
- Elias N. & Scotson J. L.** (1997), *Logiques de l'exclusion. Enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Paris, Fayard.
- Gaboriau P.** (1993), *Clochard. L'Univers d'un groupe de sans-abri parisiens*, Paris, Julliard.
- Gardella É. & Arnaud A.** (2018), « Le sans-abrisme comme épreuves d'habiter », Rapport de l'Observatoire du Samusocial de Paris.
- Gardella É.** (2016), « Temporalités des services d'aide et des sans-abri dans la relation d'urgence sociale. Une étude du fractionnement social », *Sociologie*, vol. 7, n° 3, p. 243-260.
- Geremek B.** (1987), *La Potence ou la Pitié. L'Europe et les pauvres du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Gallimard.
- Girola C.** (2004), « SDF à Nanterre : des hommes ni d'ici ni d'ailleurs. Chronique d'une construction discursive de l'extra-territorialité », in Gotman A. (dir.), *Villes et hospitalité. Les municipalités et leurs « étrangers »*, Paris, Éditions de la MSH, p. 235-258.
- Girola C.** (2011), *Vivre sans abri : de la mémoire des lieux à l'affirmation de soi*, Paris, Rue d'Ulm.
- Goffman E.** (1975), *Stigmate*, Paris, Minuit.
- Grand D.** (2016), *L'Hébergement social des SDF : ethnographie de l'expérience vécue des hébergés*, Paris, L'Harmattan.
- Guillou J.** (1998), *Les Jeunes sans domicile fixe et la rue*, Paris, L'Harmattan.
- Hannerz U.** (1983), *Explorer la ville. Éléments d'anthropologie urbaine*, Paris, Minuit.
- Joseph I. & Grafmeyer Y. (dir.)** (2004), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion.
- Laberge D. (dir.)** (2000), *L'Errance urbaine*, Montréal, Multimondes.
- Lanzarini C.** (2000), *Survivre dans le monde sous-prolétaire*, Paris, Puf.
- Laval C. & Estecahandy P.** (2019), « Le modèle "un chez-soi d'abord" au risque de sa diffusion », *Rhizome*, n° 71, p. 101-110.
- Lévy J.** (2015), « L'urgence sociale à l'épreuve du non-recours », *Plein droit*, n° 106, p. 7-10.

- Loison-Leruste M.** (2014), *Habiter à côté des SDF*, Paris, L'Harmattan.
- Marpasat M. & Vanderburg A.** (2004), *Le Monde d'Albert La Panthère*, Paris, Bréal.
- Mauger G.** (1991), « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, n° 6, p. 125-143.
- Maurin M.** (2017), « Le genre de l'assistance. Ethnographie comparative de l'accueil des femmes sans abri (Saint-Étienne/Montréal) », thèse de doctorat de sociologie, Université Jean Monnet Saint-Étienne.
- Mauss M.** (2007 [1925]), *Essai sur le don*, Paris, Puf.
- Parazzelli M.** (2002), *La Rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*, Québec, Presses de l'université du Québec.
- Parizot I.** (2003), *Soigner les exclus : identités et rapports sociaux dans les centres de soins gratuits*, Paris, Puf.
- Paugam S.** (1991), *La Disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté*, Paris, Puf.
- Paugam S. & Giorgetti C.** (2013), *Des pauvres à la bibliothèque. Enquête au Centre Pompidou*, Paris, Puf.
- Pelège P.** (2004), *Hébergement et réinsertion sociale : le CHRS*, Paris, Dunod.
- Pichon P.** (1992), « La manche, une activité routinière. Manières de faire », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 57-58, p. 147-157.
- Pichon P.** (2010), *Vivre dans la rue. Sociologie des sans domicile fixe*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne.
- Pichon P. & Torche T.** (2011), *S'en sortir... Accompagnement sociologique à l'autobiographie d'un ancien SDF*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne.
- Piliavin I. & Wong Y.-L.** (1997), « A Dynamic Analysis of Homeless-domicile Transitions », *Social Problems*, vol. 44, n° 3, p. 408-423.
- Pimor T.** (2014), *Zonards. Une famille de rue*, Paris, Puf.
- Renahy N.** (2005), *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La Découverte.
- Retière J.-N.** (2003), « Autour de l'autochtonie, Réflexions sur la notion de capital social populaire », *Politix*, n° 63, p. 121-143.
- Roy S. & Hurtubise R. (dir.)** (2007), *L'itinérance en questions*, Québec, Presses de l'université du Québec.
- Rullac S.** (2008), *Le Péril SDF. Assister et punir*, Paris, L'Harmattan.
- Sauvadet T.** (2006), *Le Capital guerrier. Concurrence et solidarité entre jeunes de cité*, Paris, Armand Colin.
- Simmel G.** (1981), *Sociologie et épistémologie*, Paris, Puf.
- Snow D. & Anderson L.** (1993), *Down on their Luck: A Study of Homeless Street People*, Oakland, University of California Press.
- Terrolle D.** (2004), « La ville dissuasive : l'envers de la solidarité avec les SDF », *Espaces et sociétés*, n° 116-117, p. 143-157.
- Vexliard A.** (1956), *Introduction à la sociologie du vagabondage*, Paris, Marcel Rivière.
- Vexliard A.** (1957), *Le Clochard. Étude de psychologie sociale*, Paris, Desclée de Brouwer.
- Whyte W. F.** (2002), *Street Corner Society*, Paris, La Découverte.
- Wieder L. D.** (2010), « Dire le code du détenu. Enquêter sur la culture de la prison », in Céfaï D. (dir.), *L'Engagement ethnographique*, Paris, Éditions de l'Ehess, p. 183-215.
- Wirth L.** (1956), *The Ghetto*, Chicago, University of Chicago Press.
- Zeneidi-Henry D.** (2002), *Les SDF et la ville : géographie du savoir-survivre*, Paris, Bréal.